

INTRODUCTION



Aujourd'hui comme hier, le vampire fascine, interroge ou rebute. Qu'y a-t-il donc dans cette créature qui excite autant l'imagination des hommes ? Comment se fait-il qu'en 2011, les histoires de vampires (à commencer par *Twilight*) aient toujours autant de succès ? Plus d'un siècle après la parution de *Dracula* de Bram Stoker, après des centaines de films, de romans, d'épisodes de séries télévisées, de chansons, de bandes dessinées et même de jeux vidéo et de comédies musicales, n'a-t-on pas dit tout ce qu'il y avait à dire sur le sujet ?

Le but de cet ouvrage est d'explorer et de tenter de comprendre ce qui se cache derrière ces histoires de vampires, pourquoi cette créature imaginaire a une place si particulière dans la culture populaire occidentale.

Il est difficile de définir de façon générale ce qu'est un vampire, car les variations autour de ce mythe sont extrêmement nombreuses, que ce soit dans le folklore ou dans la fiction. On trouve des exemples de bons et de mauvais vampires, et beaucoup se situent entre les deux. Ils sont heureux ou malheureux, puissants ou misérables, séduisants ou repoussants. Il y a des vampires enfants, adultes, hommes, femmes, adolescents, personnes âgées, des vampires extra-terrestres, et même des chiens et des lapins vampires. Les vampires peuvent être des parias de la société ou bien appartenir à l'élite. Ils sont détectives, chauffeurs de taxi, soldats, marchands d'art,

poètes, historiens, aventuriers, punks, bikers, rockstars ou même prêtres. Certains craignent la lumière du jour, d'autres scintillent au soleil. Certains sont repoussés par l'ail et les crucifix, d'autres pas. Certains tuent des êtres humains, d'autres pas.

A minima, un vampire peut être défini comme une créature surnaturelle, un être humain décédé qui revient parmi les vivants et jouit de l'immortalité à condition de boire du sang. À la différence d'autres créatures fantastiques (fantômes, loups-garous, zombies ou démons), le vampire peut se comporter comme un être humain, et se souvient de sa condition de mortel. Du fait de cette unique « double appartenance », à la fois vivant et mort, puissant et contraint, le vampire peut être tout ce que nous sommes, tout en nous rappelant constamment tout ce que nous ne sommes pas.

Les histoires de vampires nous parlent de la vie et de la mort, des lois de la nature et de la société, du Bien et du Mal, et représentent notre désir profond de nous soustraire à tout cela. Les mythes folkloriques puis la littérature fantastique au sens large sont des moyens pour les hommes de se défaire ou de remettre en cause les vérités assénées par la religion et/ou la science, de formuler leurs désirs et leurs peurs, par le biais de la fiction.

Étudier les histoires de vampires comme un ensemble cohérent de signifiants racontés et re-racontés à travers les âges avec une infinité de variations, c'est en mettre au jour les clés, les clichés, les symboles et le sens, c'est exposer les implications idéologiques et culturelles de ces messages, pour aller au-delà du mythe...

LES ORIGINES DU MYTHE



Les mythes et les histoires de vampire sont si nombreux et si divers qu'il est très difficile de définir ce qu'est un vampire par son apparence ou son comportement. Beaucoup craignent la lumière du jour et ne sortent que la nuit, mais pas tous. Certains sont repoussés par l'odeur de l'ail, d'autres pas, etc. Mais le vampire est toujours un « être humain décédé qui revient parmi les vivants pour boire leur sang¹ ». On retrouve ce type de créatures dans presque tous les folklores du monde, et nous aborderons ici les folklores d'Europe de l'Est et le folklore chinois pour montrer que l'origine du mythe du vampire se trouve dans des interrogations et des craintes universelles face au processus de putréfaction du corps humain. Nous parlerons ensuite des rituels d'inhumation, des exorcismes et autres scènes d'hystérie collective qui ont parfois été provoqués par ces craintes et la croyance en un possible retour des défunts sous forme de vampires. Enfin, les derniers points de ce chapitre aborderont la façon dont les histoires de vampires peuvent aider, ou en tout cas jouer un rôle, dans ce processus difficile du deuil d'une personne chère. Les questions de « l'au-delà » et de l'immortalité seront abordées au chapitre suivant.

1. Charlotte Montague, *Vampires, from Dracula to Twilight: The Complete Guide to Vampire Mythology*, New York, Omnipress, 2010, p. 66.

Les vampires et les cadavres

Dans l'Occident médiéval

Dans l'imaginaire médiéval, le vampire avait l'apparence d'un cadavre putréfié et gonflé de sang, dont l'odeur nauséabonde infestait les rues dans lesquelles il déambulait la nuit, à la recherche de victimes. Cette image évoque très nettement des cas de putréfaction anormale des cadavres lorsque, souvent pour des raisons de température ambiante, de composition du sol ou de mauvaise circulation d'air dans le tombeau, les gaz corporels restaient prisonniers du corps et projetaient les fluides, et en particulier le sang, vers l'extérieur (et donc vers l'épiderme et les divers orifices). Le cadavre apparaît à ce stade de sa décomposition comme « gonflé », avec une peau rosée, et semble souvent en meilleure condition physique que lorsque le défunt est passé de vie à trépas. Du sang non encore coagulé, ayant l'apparence de « sang frais », peut également s'échapper des orifices du cadavre, en particulier de la bouche et du nez. Les cheveux et les ongles du mort pouvaient aussi donner l'impression d'avoir poussé, car la peau se putréfie plus vite que ces tissus plus « durs », et lorsque les peaux mortes se détachent peu à peu du reste du corps, elles découvrent les racines des cheveux et des ongles. Enfin, lorsque l'on perçait la peau de ces cadavres, en général au moyen d'un pieu ou d'une pique, les gaz s'échappaient du corps en produisant parfois un son proche du râle ou du soupir, ce qui confortait les observateurs dans leur crainte que ce cadavre ne soit « pas tout à fait mort¹ ».

Ce type d'observations ne pouvait être fait au Moyen Âge que si, pour une raison quelconque, le cadavre devait être exhumé, ou bien si l'on devait enterrer plusieurs corps dans une même tombe dans un intervalle de temps assez court. Ces occasions étaient nombreuses en cas d'épidémie, et expliquent que souvent ces cadavres mal décomposés étaient traités de « vampires » et considérés comme la cause des maladies qui décimaient les habitants du village (cf. chapitre « Le vampire et la science »). Ces croyances s'ancrent d'autant plus facilement dans les esprits que ce type de contacts avec les cadavres concernait les gens les plus pauvres et les moins éduqués, qui devaient souvent prendre en charge eux-mêmes l'inhumation de leurs

1. Montague (2010), p. 21.

proches, ou bien celle des plus riches contre rémunération. La vision d'un cadavre à l'air « vivant » était extrêmement perturbante, et exigeait que l'on y apporte une explication. Comme souvent dans les sociétés traditionnelles, celle-ci fut trouvée dans un mythe, grâce au recours au surnaturel et à la superstition (cf. chapitre « Le vampire et la science »).

En Europe centrale et méridionale, ces cadavres non décomposés furent considérés comme le signe de leur transformation en une entité malfaisante, appelée « *upir* » ou « *vapir* » à partir du XII^e siècle. Un rapport sur les rituels païens en Russie datant d'avant le XIV^e et intitulé *La Parole de saint Grégoire* atteste de ces observations de « cadavres buveurs de sang¹ ». En Europe occidentale, il semble que ce type d'observation ait été moins fréquent et n'ait pas généré la même inquiétude. En effet, le plus souvent, les autorités catholiques, beaucoup plus respectées et présentes que les autorités orthodoxes dans les Balkans, considéraient qu'un cadavre qui se décomposait de façon anormale était un signe de « sainteté », d'élection divine. Dieu aurait ainsi choisi de préserver le corps du défunt pour faciliter sa montée au Paradis au moment du Jugement Dernier. Dans l'article consacré aux vampires de son *Dictionnaire philosophique*, paru en 1768, Voltaire écrit : « Depuis longtemps les chrétiens du rite grec s'imaginent que les corps des chrétiens du rite latin, enterrés en Grèce ne pourrissent point ; parce qu'ils sont excommuniés. C'est précisément le contraire de nous autres chrétiens du rite latin. Nous croyons que les corps qui ne se corrompent point sont marqués du sceau de la béatitude éternelle. Et dès qu'on a payé cent mille écus à Rome pour leur faire donner un brevet de saints, nous les adorons de l'adoration de *dulie*². » On voit donc que selon les régions et les contextes religieux et politiques, le même fait est interprété soit comme un présage bénéfique et une preuve de la puissance divine, soit comme un motif de peur ou d'inquiétude et une preuve de l'existence du Malin.

On raconte aussi parfois que les histoires de vampires auraient pour origine des cas d'inhumation de vivants que l'on croyait morts à tort. Ces derniers auraient alors tenté de donner signe de vie pour être exhumés, voire seraient sortis seuls de terre et seraient retournés auprès de leurs

1. Montague (2010), p. 18-19.

2. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, texte original de 1768 édité par M. Beuchot-Werdet et Lequien fils, Paris, 1829, tome 32, p. 414 (disponible sur gallica.bnf.fr).

proches mais que ces derniers, terrifiés, auraient assassiné une « seconde » fois ce revenant. Ces anecdotes rarissimes et peu documentées ne suffisent pas à expliquer la popularité et la quasi-universalité du mythe folklorique du vampire.

En Chine

Le lien très fort entre le mythe du vampire et les cadavres est confirmé par les mythes chinois autour des *jiang shi* (équivalents du vampire européen). Les *jiang shi* ont en effet l'apparence de cadavres en décomposition, avec une peau verdâtre, de longs cheveux blancs, et les bras tendus devant eux, comme en état de *rigor mortis*. Ils pourchassent les vivants pour aspirer leur « force vitale », qui peut avoir la forme du sang mais pas toujours. Comme les vampires de l'Europe médiévale, ce sont des créatures malfaisantes, inquiétantes et nocturnes qui se comportent davantage comme des prédateurs animaux ou nos actuels « zombies » que comme des êtres humains dotés de conscience.

À la différence des vampires européens, les *jiang shi* se déplacent en faisant des petits bonds. Cet aspect du mythe remonte à une pratique traditionnelle dans les montagnes chinoises où une personne décédée loin de chez elle était transportée jusqu'à son village d'origine à dos d'hommes, fixée sur des cadres en bambou. Or, le bambou étant un végétal aussi solide que flexible, lors du transport le cadavre semblait « faire des bonds » au rythme des marcheurs. D'autre part, pour perturber le moins possible les activités des vivants, et parce que l'on pensait que regarder un cadavre portait malchance, les cadavres étaient transportés la nuit et souvent le convoi signalait son passage par le son d'une cloche. Tous ces éléments se retrouvent dans le mythe des *jiang shi*, qui se déplacent donc en faisant de petits bonds et signalent parfois leur approche par un son de cloche¹.

Dans les années 1980 et 1990, le cinéma hong-kongais s'est emparé de ce mythe pour produire des films comme *L'Exorciste chinois* de et avec Sammo Hung (1980). Les *jiang shi* y ressemblent davantage à des zombies occidentaux qu'à nos vampires contemporains séducteurs et dotés de conscience. Les vampires chinois sont en général réveillés par un sort ou par la volonté d'un

1. Montague (2010), p. 87.

sorcier. Ils craignent les œufs de poule (mais pas ceux de cane) et le sang des chiens noirs. Ils peuvent être « rendormis » en scellant leur cercueil, en jetant un contre-sort ou bien avec la mort de leur « maître-sorcier ». Avec la fin des années 1990 et le début du XXI^e siècle, le cinéma fantastique asiatique met en scène des vampires aux personnalités plus complexes et les histoires racontées ont des thèmes de plus en plus semblables à ceux des fictions occidentales sur les vampires.

Hystérie collective et mutilations de cadavres

Les vampires sont donc des créatures inventées par les sociétés – occidentales ou orientales – pour incarner leur peur face aux cadavres et aux processus mystérieux qui accompagnent la décomposition des corps. Pour exorciser ces craintes, nombre de sociétés, en particulier les populations slaves, pratiquaient des rituels très spécifiques sur certains cadavres afin de s'assurer qu'ils ne se transforment pas en vampires et ne reviennent pas hanter les vivants.

Les rituels slaves contre les vampires

Dans les Balkans, pour empêcher le mort de « se relever », il était fréquent de lui percer le cœur avec un pieu en bois, de préférence en rosier ou en frêne ; on pouvait également lui couper la tête, voire même les pieds. La tête coupée était placée sous les fesses du cadavre, ou bien le cœur était arraché et placé au-dessus de la tête. Il arrivait que l'on découpe le cadavre en morceaux et qu'on les attache ensemble à l'intérieur du cercueil. Il était aussi assez commun de casser les os des jambes et/ou de couper les ligaments des genoux, ou bien de l'enterrer sur le ventre.

Plus rarement, on plantait les ongles du cadavre dans son visage. On pouvait aussi placer des pièces sur les yeux, pour les empêcher de s'ouvrir, on lui cousait la bouche, ou on la remplissait d'ail. Le rituel des pièces de monnaie rappelle l'ancienne tradition grecque consistant à placer une pièce dans la bouche du défunt. Selon les interprétations, ce rite était destiné soit à payer la traversée du Styx, soit à éloigner les esprits malfaisants. Plus rare-

ment, on plaçait une épine sous la langue du cadavre, ou bien une faucille autour de son cou, ou bien une aiguille dans son nombril¹.

Un autre rituel qui permettait d'empêcher un cadavre de sortir de sa tombe était de promener dans le cimetière un jeune garçon vierge juché sur un étalon vierge lui aussi. En Albanie, l'étalon devait être noir alors que dans les autres pays slaves il devait être blanc. Si l'étalon refusait de passer devant une tombe, c'était là que le vampire en puissance devait se trouver. Souvent aussi, le village engageait des gardiens de cimetière chargés de veiller au maintien des cadavres dans leur tombe. Ils devaient aussi tenir à distance les chiens et les chats, car si ceux-ci sautaient par-dessus une tombe dans laquelle se trouvait un vampire potentiel, ils deviendraient à leur tour des vampires. Cette croyance se retrouve à la fois dans les pays slaves et en Chine². Les populations tsiganes, elles, lorsqu'elles suspectaient un défunt de pouvoir devenir « vampire », le décapitaient, le brûlaient et jetaient ses cendres dans une rivière³.

Tous ces rituels apparaissent comme des manifestations extrêmes de rites païens traditionnels en Europe orientale lors desquels les villageois « tuaient la mort » (la plupart du temps personnifiée par une figure en bois) en la noyant, la décapitant ou la brûlant, pour protéger le village d'une épidémie, se préserver du mauvais œil, ou bien s'assurer de bonnes récoltes⁴. Cette association entre la mort et la fécondité se retrouvent dans beaucoup de systèmes de croyance anciens, comme dans les cultes à la déesse égyptienne Isis ou à la déesse gréco-latine Déméter (cf. chapitre « Le vampire et la mort »).

Les cas rapportés par les autorités autrichiennes

Au fil du temps, le mythe du vampire s'est propagé dans toute l'Europe, avec des voyageurs qui juraient avoir vu des vampires en Europe de l'Est. Car, comme le rappelle Voltaire dans son article sur les vampires, « après la médisance, rien ne se communique plus promptement que la superstition,

1. Montague (2010), p. 51-52.

2. *Ibid.*, p. 52.

3. *Ibid.*, p. 24.

4. Mary Y. Hallab, *Vampire God: The Allure of the Undead in Western Culture*, Albany, State University of New York, 1999, p. 70-71.